

trieuse, où les trains rapides du Pacifique, du lac Saint-Jean et de Montmorency transportent chaque jour des milliers de voyageurs, et donnent aux affaires un mouvement merveilleux ; cette basse ville de Québec, qui se presse aujourd'hui dans la vallée de la rivière Saint-Charles, n'est-ce pas un peu Rouen sur les rives de la Seine ? Et ces verdoyantes campagnes de Lorette, de Charlesbourg, de Beauport, avec leurs prairies plantureuses, leurs champs couverts de riches moissons, leurs jardins ou leurs vergers, leurs riantes bosquets, leurs splendides villas, ne nous rappellent-elles pas beaucoup la riche Normandie ? Puis, à quelques pas de l'église Saint-Jean, sur le chemin Sainte-Foye, ou plutôt sur le bord du coteau, où l'œil embrasse toute cette vallée de la rivière Saint-Charles, toutes ces campagnes jusqu'à la chaîne des Laurentides, qui ferme l'horizon, quel splendide panorama ! N'est-il pas comparable à celui dont on jouit sur la colline de Bonsecours ?

*La Semaine Religieuse* de Rouen ajoutait :

« Nous avons cru que nos lecteurs ne verraient pas sans intérêt ce curieux rapprochement de notre vieille cité de Rouen avec le Québec moderne, et qu'ils n'accueilleraient pas avec indifférence ce souvenir ému d'un curé canadien consacrant les rares loisirs que lui laisse le soin d'une paroisse à recueillir le souvenir de nos anciens compatriotes émigrés à la Nouvelle-France. Mais c'est pour nous un rigoureux devoir de rappeler que ces pages ne sont que l'abrégé trop sec d'une monographie édifiante, qu'il faudrait lire entièrement pour en apprécier l'intérêt. »

Le second Canadien normand, dont M. Gosselin a esquissé la biographie, est Jean Nicolet, natif de Cherbourg, le célèbre interprète de la Compagnie des Cent-Associés, le hardi découvreur du Wisconsin, celui qui a frayé la voie à Marquette et Jolliet pour la découverte du Mississippi, et dont la vie, toute de dévouement héroïque pour son pays d'adoption, se termina d'une manière tragique par un naufrage en face de Sillery. Nous ne chercherons pas à résumer cette belle monographie de Nicolet : il faut la lire toute entière.

Citons seulement une page, qui donnera une idée des recherches patientes et de l'érudition de l'auteur :

« Quelques jours après la mort de Nicolet, on fit aux Trois-Rivières un inventaire de ses meubles. En descendant à Québec pour y remplacer temporairement son beau-frère, Nicolet n'avait apporté avec lui, en effet, que sa garde-robe ; et il en fut fait aussi une inventaire dans le magasin de Québec. Les deux documents se complètent l'un l'autre, et nous font connaître ce qu'était un modeste intérieur canadien, dans ces temps héroïques de notre histoire. Comme il fallait alors, mais aussi comme on savait alors se contenter de peu ! Un lit, quelques chaises de bois, quelques ustensiles indispensables de cuisine et de ménage, beaucoup d'instruments de chasse et de pêche, plusieurs objets ayant trait à la navigation, des bahuts et des coffres couverts de cuir, garnis de clous et munis de serrures, qui accompagnaient sans doute le voyageur dans ses longues courses : voilà quel était à peu près tout le mobilier de Nicolet.

« La garde-robe, sans être riche, était assez bien montée. Ces souliers de maroquin noir, ces hauts-de-chausses de serge de Fécamp, ces pourpoints de futaine doublés de toile, cette casaque de drap de Berry avec des boutons, ces larges rabats, ces bonnets de drap gris ou noir ; tout cela, c'est bien le costume de l'époque, tel que le portait Champlain, par exemple. Il y a dans cette